

—Ah ! fit tout à coup le jeune homme en tirant de sa poche une petite boîte, n'oublions pas l'ordonnance du docteur Thompson !...

Il prit dans la boîte deux pilules argentées et il les avala dans une gorgée de vin.

—Madeleine, dit Raymond, il faudra te souvenir que Paul doit suivre un traitement rigoureux. Il te communiquera les instructions écrites du docteur à ce sujet.

—Les voici... ajouta Paul en tendant à la vieille servante un papier plié en quatre... il me faut des tisanes à n'en plus finir, tu verras... Ah ! ma pauvre Madeleine, cela va te donner terriblement d'ouvrage !...

—Avec ça que je regarde à ma peine ! répliqua Madeleine ; d'ailleurs, quand je travaille pour vous ou pour votre papa, mes chers maîtres, c'est tout plaisir !...

Le repas achevé, il ne fut pas long, Paul se leva de table le premier.

Raymond l'imita.

—Tu sais, ma bonne Madeleine, que Fabien de Chatelux vient dîner ce soir avec nous... reprit le jeune homme. Tu sais également qu'il a bon appétit. Soigne ton menu !

—Soyez tranquille... vous serez content...

—Je te prévois qu'il couchera...

—Eh bien, on lui mettra des draps blancs dans un lit... Je vous promets qu'il sera tout aussi bien couché, pour le moins, que dans l'hôtel de Mme la comtesse, sa maman... A quelle heure déjeunerez-vous.

—A midi, et nous dînerons à six heures...

—Savez-vous ce que vous feriez, si vous étiez gentil ?

—Quoi donc ?

—Vous iriez me pêcher une belle friture pour ce soir. C'est ça qui corserait le menu... d'autant plus que M. Fabien adore la friture !

—C'est une idée. Veux-tu venir avec moi, père ?

—Mais certainement... Allons...

Paul prit ses outils de pêche et se dirigea en compagnie de Raymond vers le bateau qui se trouvait compris dans la location de la maisonnette.

Ils embarquèrent, remontèrent jusqu'au pont où Paul mit pied à terre pour aller se munir d'amorces, redescendirent ensuite la Marne et allèrent s'amarrer à l'embarcadère, l'endroit préféré du jeune homme, l'endroit qu'il aimait par-dessus tout, et cela pour la meilleure des raisons.

C'était là que pour la première fois Marthe lui était apparue, au travers des saules, gracieuse et légère comme une hamadryade ou comme une ondine.

En approchant de cette rive qui lui rappelait tant de souvenirs, Paul avait senti son cœur battre malgré lui.

Quoique sachant le *Petit-Castel* inhabité, il ne pouvait en détourner les yeux, espérant toujours que sous l'ombrage des grands arbres, sur le sable blond des allées, entre les gazons verts, il allait voir glisser une forme adorée...

Vain espoir !

Rien ne se montra

Tout était désert et silencieux.

Le bateau amarré, Paul jeta dans la Marne deux ou trois poignées de vers rouges, prépara ses lignes, en donna une à Raymond, et tous deux se mirent à pêcher.

Brusquement le jeune homme était devenu sombre et pensif.

Fromental, qui le regardait sans cesse à la dérobée, ne manqua point de s'apercevoir de ce changement subit de son allure et de sa physionomie.

—Ou je me trompe beaucoup, se dit-il, ou c'est ici qu'il a vu la femme qu'il aime. Cet amour me perdra peut-être, moi... Mais qu'importe ? Je ferai tout pour que mon fils soit sauvé !

Paul ne parlait pas.

Il pêchait avec une nonchalance évidente, ne portant aucun intérêt aux attaques du gardon ou de la brème, et aux plongeoins constant du flotteur.

Bientôt même il retira de l'eau sa ligne, la posa au fond de

la barque, et paraissant oublier qu'il n'était pas seul, s'absorba dans sa rêverie.

—Je crois, pensa Raymond, que le moment est venu de l'interroger...

Puis, tout haut, il ajouta :

—Si tu continues ainsi, cher enfant, nous aurons grand-peine à prendre la friture que réclame Madeleine, d'autant plus que je suis un pêcheur infiniment novice !...

Tiré de sa rêverie par la voix de son père, Paul tressaillit comme quelqu'un qu'on éveille en sursaut.

—A quoi donc pensais-tu ? demanda Fromental.

—A rien, père, je sommeillais.

—Les yeux tout grands ouverts !... Voyons, mon enfant, l'heure est passée des grands secrets, puisque je connais la pensée qui remplit ton âme... Parle-moi donc franchement, comme on parle à son père... à son meilleur ami... Tout à l'heure ton âme entière était auprès d'ELLE, n'est-ce pas ?

Paul poussa un long soupir qui ressemblait à un sanglot, et de grosses larmes jaillirent de ses yeux.

—Oui, père... murmura-t-il d'une voix étouffée, oui... tout entière, auprès d'ELLE... C'est plus fort que moi... Je voudrais oublier... Je ne peux pas... Je fais de vains efforts pour chasser de ma mémoire cette image qui me charme et me tue !... pour imposer silence à mon cœur !... Mes tentatives sont inutiles... Ma volonté se brise... Mon cœur résiste... le souvenir est plus fort que tout !...

—Voyons, Paul, mon enfant, mon cher enfant, fit Raymond prenant les mains de son fils, sois homme... sois courageux... sois fort... Tu aimes... Je comprends trop bien ce sentiment pour te blâmer d'avoir laissé prendre ton cœur. Moi aussi j'ai aimé... tendrement aimé... Pour la femme que j'aimais, j'aurais donné ma vie, sans hésiter, et cette femme fut ta mère ; mais quand je la connus elle était libre, elle pouvait répondre à ma tendresse, aucun obstacle ne nous séparait, elle savait que notre mutuel amour devait aboutir au mariage, et nous marchions vers ce but le cœur rempli d'espérance et de foi... Sais-tu seulement, toi, mon pauvre enfant, si la personne que tu aimes a le droit de t'aimer ?

—Je le crois... je l'espère... balbutia Paul.

—Mais sans en avoir la certitude ?.. demanda Raymond.

—C'est vrai.

—Combien de fois lui as-tu parlé ?

—Une seule fois...

—Et de cette seule entrevue, de cette unique causerie dépend ton bonheur aujourd'hui ?..

—Oui, père...

—N'est-ce pas insensé ?

—C'est insensé, j'en conviens, mais c'est ainsi...

—Tu n'as pas questionné cette jeune fille ou cette jeune femme afin d'apprendre de sa bouche qui elle était, si elle dépendait d'elle-même, si elle pouvait sans être coupable répondre à ton amour par un amour pareil ?

—Non...

—Pourquoi ?

—J'étais sous le charme... Je la regardais, je l'écoutais. Je ne songeais point à l'interroger... Je n'aurais pas osé d'ailleurs...

—Quel âge paraît-elle avoir ?..

—Mon âge à peu près...

—Crois-tu qu'elle appartienne à une classe élevée de la société ?..

—Je fais plus que le croire... J'en suis sûr. Ce n'est pas douteux... la distinction, chez elle, égale la beauté.

—Où votre rencontre a-t-elle eu lieu ?

—Ici même...

—Ici ? répéta Fromental.

—Oui, père.

Et Paul, avec une émotion profonde, raconta ce qu'ils avaient raconté nous-mêmes à nos lecteurs.

Quand ce récit fut achevé, Fromental demanda :

—Alors elle habitait la propriété qui se trouve là, en face de nous ?